Un coup d'œil sur l'Actualité
TÉLÉTRAVAILLEURS DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS!

Philosophie
LE TRAVAIL, MÉDIATION DE L' HOMME

Histoire
ARBEIT MACHT FREI

Littérature
SAINT-EXUPÉRY: ARTISAN DU CIEL

Histoire de l'art
GERITT DOU OU LES PETITES CHRONIQUES DE CEUX QUI ŒUVRENT

LA

LE TRAVAIL

Fugue

« Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

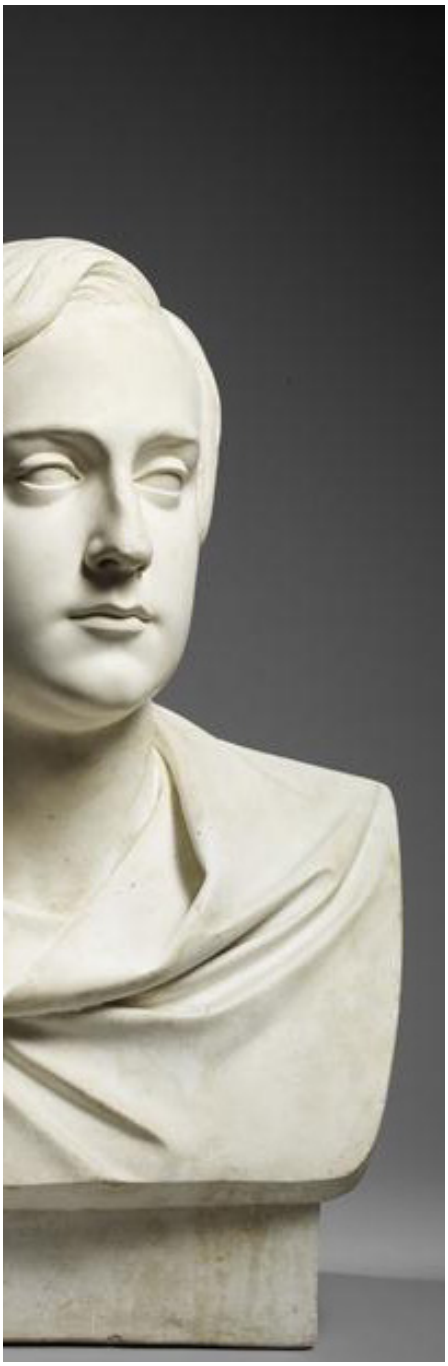
Mon unique culotte avait un large trou.
– Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
– Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou [...] »

EDITORIAL

Le travail est un sujet pour la Philosophie parce qu'il est part intégrante de la vie de l'homme, il le dompte pour se nourrir et se défendre. Le travail est un sujet pour l'Histoire parce qu'il a été le terrain de conflits politiques et sociaux, à qui le travail doit-il profiter? Le travail est un sujet pour la Littérature puisqu'elle a essayé de le rendre acceptable en l'enlaçant de poésie. Le travail est un sujet pour l'Art parce que, poétique, il a fallu le rendre beau pour qu'il devienne attirant. Le travail, enfin, est un sujet d'Actualité parce qu'il impose son rythme aux battements des cœurs. Tout est travail pour l'homme au sein d'une marâtre nature. Une solution se dessine. Actualiser le mythe camusien de Sisyphe : plutôt que de buter face à l'absurdité de cette inextricable loi, il faudrait accepter son absurdité. L'homme moderne va plus loin : s'éprendre de sa misérable condition. Transformer sa peine en plaisir est-il le pervers exutoire de l'homme ?

Alban Smith

SOMMAIRE



Un coup d'œil sur l'Actualité 6

TÉLÉTRAVAILLEURS DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS !

Histoire 10

ARBEIT MACHT FREI

Philosophie 14

LE TRAVAIL, MÉDIATION DE L' HOMME

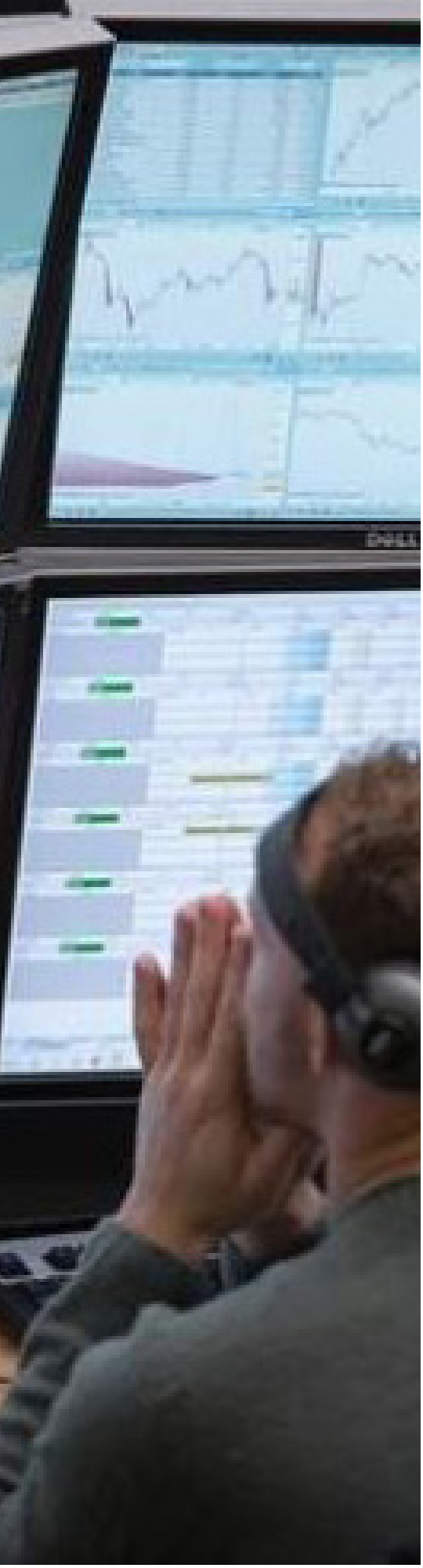
Littérature 18

SAINT-EXUPÉRY: ARTISAN DU CIEL

Histoire de l'art 22

GERITT DOU OU
LES PETITES CHRONIQUES
DE CEUX QUI ŒUVRENT

28 **Brèves**



Un Coup d'œil sur l'Actualité

TÉLÉTRAVAILLEURS DE TOUS LES PAYS: UNISSEZ-VOUS!

Alain d'Yrland de Bazoges

Interrogé vendredi dernier sur le sujet, le président Emmanuel Macron balayait d'un revers de la main le sujet de la réforme des retraites, arguant que « *là on a d'autres priorités* », et « *[qu']on fera ça quand on tombera les masques* ». Dans la période actuelle, la santé passe avant le travail. Pour autant, et le Président le sait bien, le monde du travail ne peut pas rester au second plan éternellement. La stratégie du « quoi qu'il en coûte » de Bercy prendra fin le 30 septembre et la prégnance du Covid sur l'actualité politique et médiatique devrait s'estomper à mesure que l'épidémie s'essouffle en métropole (nous devrions repasser sous la barre des 5000 cas par jour d'ici à une semaine). L'Élysée a beau ne pas avoir envie de lancer une réforme si controversée à l'approche des élections, l'exécutif sait aussi que cette mesure ne peut pas attendre.

Nous vivons plus longtemps, nous commençons à travailler plus tard. Deux tendances qui augmentent mécaniquement notre poids sur un système de protection

«Par une logique très foucaldienne, le télétravail force l'employé à internaliser sa propre surveillance.»

sociale déjà mal en point, et pour le financement duquel les actuelles contributions sociales ne suffisent plus. La solution évidente semble donc être de travailler plus longtemps.

L'idée d'un report de l'âge du départ à la retraite est généralement bien acceptée parmi les classes supérieures, qui travaillent essentiellement dans le secteur tertiaire. Travaillant souvent à des postes de direction, elles voient dans cette réforme une marque de bonne gestion de l'entreprise-État, et s'en satisfont comme un actionnaire se satisferait d'une réduction des dépenses. Ce soutien s'explique aussi et surtout par le fait que ces travailleurs du tertiaire occupent généralement des emplois assez agréables, mêlant bonnes conditions matérielles, prestige et stimulation intellectuelle. Dans cette situation, quelques années de plus à travailler ne semblent pas poser problème.

Pourtant, plusieurs tendances de fond, exacerbées par la crise sanitaire et ses conséquences, risquent de rendre le travail, même tertiaire, plus désagréable.

Commençons par le télétravail, un mode de travail jusqu'alors assez marginal, qui s'est imposé à la quasi-totalité des travailleurs à la faveur de la crise sanitaire. A première vue, l'employé devrait accueillir favorablement ce changement, car il réduit le contrôle de ses employeurs et lui permet ainsi plus de pauses et autres instants d'absence ou de rêverie. C'est pourtant l'inverse qui se produit, le télétravail faisant même grimper la productivité de 22% (étude Kronos). Moins de perte de temps avec des réunions pas toujours utiles, mais aussi moins de distractions et perturbations comme les pauses café, les longues pauses déjeuner et autres bavardages. Tous ces moments sont pourtant essentiels pour se reposer dans des métiers essentiellement cérébraux. Il faut aussi prendre en compte la disparition des temps de transports, qui permet et donc enjoint les employés à travailler plus longtemps, la disparition des rapports sociaux informels et, plus largement, l'estompement de la frontière entre les sphères laborale et privée. Par une logique très foucaldienne, le télétravail force l'employé à internaliser sa propre surveillance. Dans les entreprises où le choix du nombre de jours de vacances est libre, les employés en prennent en moyenne moins que les autres. De même, en télétravail, les employés s'octroient moins de pauses qu'en temps normal.

Le Coronavirus aura aussi révélé à beaucoup de personnes qu'elles ne sont pas essentielles. Si l'on a toujours besoin de médecins, d'éboueurs ou de cuisiniers, force est de constater que si un banquier ne vient pas travailler, le système financier ne s'écroule pas. Si un comptable chez Kering est injoignable pendant trois jours, l'entreprise ne perd pas sa place dans le CAC 40. Les grandes entreprises, qui emploient une large partie des travailleurs du tertiaire, sont des structures tellement

grandes qu'elles survivent parfaitement à l'absence d'un individu. Face à ce constat, quel sens trouver dans son travail ? Que l'on travaille ou non, la machine continue de tourner. En réaction à cela, certains peuvent être tentés de tout quitter et de se reconvertir. On a tous en tête ces histoires d'anciens élèves d'HEC quittant Wall Street après la crise de 2008 pour ouvrir des *B&B* en Ardèche ou lancer des startups tournées vers le local et le développement durable. Si ces reconversions fulgurantes sont mises en avant par les écoles et les journaux, elles n'en demeurent pas moins minoritaires. Elles servent avant tout à entretenir des rêves illusoires pour tous ceux qui restent malgré tout à leur poste vide de sens mais confortable et mieux payé. Les employés de la Défense, tout aussi victimes du processus d'aliénation marxien que les ouvriers à la chaîne, ne se reconvertissent pas en bergers ou dans le milieu associatif, car très peu de gens sont prêts à accepter une réduction de leur niveau de vie.

Ceux qui entrent sur le marché du travail en ce moment n'auront même pas à se poser cette question, leur niveau de vie sera naturellement plus faible et ce pour longtemps. Déjà observé lors des crises des années 2000 et de la Grande Récession de 2008, l'effet « cicatrice » sur les générations entrant sur le marché du travail en temps de crise est durable et se traduit tant par un début de carrière plus faible (ambitions de poste, de salaire et d'expatriation revues à la baisse) qu'une évolution plus lente (en moyenne sept ans pour « rattraper » le retard de salaire initial). Nous pourrions ajouter à cela les perspectives dwe carrière bouchées, les postes « seniors » étant occupés plus longtemps par des générations partant plus tard à la retraite.

Enfin, et c'est sans doute là l'un des impacts majeurs de la Covid, les nouveaux entrants risquent de se retrouver confrontés à une concurrence beaucoup plus féroce sur le marché du travail. En effet, maintenant que les entreprises ont expérimenté le télétravail, et ont pu constater, comme évoqué plus haut, qu'il n'avait pas d'incidence sur la productivité, qu'est-ce qui les empêche de délocaliser encore plus de leurs activités ? Les usines sont déjà parties, les *call centers* aussi, pourquoi pas les départements comptables, juridiques ? Les pays en voie de développement offrent une main d'œuvre de plus en plus qualifiée, anglophone et dotée d'un accès à Internet. Avec le télétravail, celle-ci n'aurait même pas à venir en Occident, et pourrait donc se satisfaire d'un salaire nettement inférieur aux salaires occidentaux, qui resterait considérable dans leur propre pays. Ce phénomène a déjà commencé. Les grands cabinets de conseil ont par exemple délocalisé une partie de leurs départements comptables ou encore la production de diapositives pour leurs présentations en Inde. La tendance devrait aller en s'accélérant.

Nous allons donc devoir travailler plus longtemps, pour des salaires et des perspectives de carrière plus faibles, dans des

conditions moins humaines, dans la crainte de se voir « voler son travail » par d'autres pays et dans une plus grande aliénation. Face à cette perspective décidément bien maussade, je me délecte d'avance en pensant au spectacle que sera la conversion de ce monde du tertiaire si souvent libre-échangiste et mondialiste à un protectionnisme de plus en plus virulent à mesure que la menace délocalisatrice grandira. On se rassure comme on peut.

Photo du film Playtime de Jacques Tati, 1967

«Les nouveaux entrants risquent de se retrouver confrontés à une concurrence beaucoup plus féroce sur le marché du travail.»

ARBEIT MACHT FREI

Hervé de Valous

Si nous en croyons la Bible, Dieu infligea à l'homme, dès les origines, une terrible malédiction : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage » (Genèse, chapitre 3, verset 19).
Mais l'homme s'infligea la double peine : outre le fardeau inhérent au travail, il fit de ce dernier un terrain d'âpres luttes idéologiques.

Léon XIII, promoteur du catholicisme social

Le rouleau compresseur libéral

Le XVIIIème siècle est couramment vu comme étant celui des idées dites nouvelles. La politique, la philosophie, les sciences sont profondément renouvelées à cette époque. Sur le plan économique et donc sur la conception du travail, ce sont les idées libérales anglo-saxonnes qui triomphent dès la fin du siècle mais surtout durant les deux autres qui lui succèdent. *« Laisser faire, laisser couler »*, le fameux mot d'Adam Smith n'est en réalité que ce que retiennent brièvement les élèves d'une doctrine libérale complexe, exposée notamment dans *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776). Le monde occidental est très vite séduit par ces théories, notamment le monde de l'industrie. Ce dernier profite de la porte qui lui est ouverte par la déstructuration des sociétés traditionnelles qu'ont provoquée la Révolution et les guerres de l'Empire pour mettre peu à peu au pas le travail. Désormais il ne devra que reposer sur des logiques de productivité, de rentabilité et de gains. À partir de là tout est permis. Le XIXème siècle et le début du XXème sont ceux de tous les excès concernant les ouvriers : journée de 13 heures, travail des enfants et des femmes sous-payés, hausse des chantiers à risque comme les mines, etc. Bien entendu la fameuse division du travail, si chère à Adam Smith, est appliquée partout dans le monde. Elle en trouve sa meilleure expression avec la taylorisation d'Henri Ford, plus connue en France sous le nom de « travail à la chaîne ». Les ouvriers sont condamnés à répéter un geste indéfiniment sur une chaîne de montage, afin d'augmenter la productivité des usines. Cette manière de travailler est notamment critiquée au cinéma par Charlot dans *Les temps modernes* (1936). Néanmoins il n'est évidemment pas le seul à prendre conscience du détriment moral et physique dans lequel le capitalisme a plongé le monde des ouvriers. Dès le XIXème siècle, les institutions ont pris conscience de ce nouveau problème. Bismarck, Napoléon III, Léon XIII dans son encyclique *Rerum Novarum* (1891), ainsi que quelques capitaines d'industrie tentèrent de mettre un frein aux principaux excès en réglementant le travail. Mais ces excès ne finirent pas moins par provoquer des critiques amères et bien plus radicaux que les autres. Le marxisme et plus tard le communisme se nourrirent de la misère ouvrière, du déchirement de l'exode rural et de la fin de l'artisanat pour prospérer.

La lutte des classes

Dans le *Manifeste du parti communiste* (1848), Karl Marx revisite toute l'Histoire du monde sous le prisme d'un affrontement permanent entre les classes dirigeantes et les classes populaires. Au centre, la question du travail. Ce dernier serait une aliénation dans laquelle sont enfermées les classes laborieuses et dont seule une révolution

prolétarienne pourrait les en libérer. Le travail salarié est la marque d'un capitalisme oppresseur qu'il s'agit, dans une société socialiste, de transformer en un travail obligatoire et universel, mais ludique et récréatif : « *Pas de jouissance sans travail, pas de travail sans jouissance* » écrit Auguste Bebel, président du SPD, dans *La femme et le socialisme* (1879). Le but poursuivi étant la création d'une société sans classe. Le travail aliénant serait dépassé pour atteindre un travail libre où la technologie et l'effort commun pour une production raisonnée (et donc non capitaliste) laisseraient le choix aux ouvriers d'employer leur journée comme ils l'entendraient, avec un repos journalier grandissant. Auguste Bebel, en se référant aux technologies de son époque, prévoyait des journées d'une demi-heure. C'est dans cette société que la célèbre phrase « *Arbeit macht frei* » (Heinreich Beta) doit devenir une réalité. Les tentatives d'instauration de telles sociétés n'ont abouti qu'à une précarisation plus intense des ouvriers et une dégradation des conditions de travail au profit d'une poignée d'apparatchiks. Les applications de société communiste ont été dénoncées brillamment en 1945 par Georges Orwell dans *La Ferme des animaux*. Les excès répondant aux excès, le capitalisme libéral répondit peu à peu à l'attente marxo-léniniste d'une libération du travail par la technologie, mais à sa manière. En effet, la mécanisation puis la robotisation et la délocalisation de l'industrie ont mis et mettent encore à la porte des milliers d'ouvriers. Les communistes ne voulaient plus de salariés : ils ont des chômeurs. Le grand capital gagne toujours.

Une troisième voie possible ?

Entre l'enclume et le marteau, le travail est déprécié quoi qu'il arrive. La puissance des idéologies qui s'en sont emparées empêche toute réflexion sur le sujet. L'histoire du travail semble déchirée par une vision binaire entre libéralisme économique et marxisme. Le corporatisme propose un tout autre modèle. Répugnant à séparer les hommes selon leur rang social ou leur fonction au sein des métiers, le corporatisme a pour ambition de rassembler maîtres et ouvriers au sein d'une même profession. À cheval entre les deux idéologies précédentes, cette conception renvoie dos à dos la lutte des classes et l'exploitation ouvrière, le collectivisme et l'individualisme. Les corporations, telles que nous pouvons les connaître, naissent véritablement à la fin du XIIème siècle, même si nous pouvons leur trouver des origines plus lointaines, dans la Rome antique par exemple. Ces unions professionnelles, d'abord nées spontanément, sont ensuite reconnues et encadrées par les pouvoirs princiers ou municipaux. Elles ont pour but de défendre leurs intérêts (en luttant contre la concurrence frauduleuse par exemple), d'accroître la solidarité entre les membres d'une même corporation (caisse d'aides) et enfin de se mettre au service du reste de la société par la quantité et la qualité du travail produit. Une réglementation très stricte du travail couronne de manière classique les statuts des corporations. Cette sévérité est grandement critiquée par les libéraux du XVIIIème, la considérant comme un frein à la production et à la libre concurrence. Toutefois, le modèle corporatiste de la société d'Ancien Régime n'a en rien un caractère obligatoire : les professions libres ont aussi cours. Cette conception modérée du monde du travail est balayée par la loi *Le Chapelier* (14 juin 1791) qui entérine la détestation

des corps intermédiaires par la Révolution et le triomphe des idées libérales dans l'économie:

« Il n'y a plus de corporations dans l'État, il n'y a plus que l'intérêt particulier de chaque individu et l'intérêt général ». Désormais, l'idée corporatiste est assimilée à la pensée réactionnaire et est évacuée du débat. Au XIXème siècle, devant la souffrance des ouvriers français, le duc de Bordeaux, mieux connu sous son titre de comte de Chambord, proposa de repenser le monde du travail selon un modèle corporatiste, notamment dans sa fameuse Lettre sur les ouvriers (20 avril 1865). Sa pensée, longue et élaborée, fut à l'origine du renouveau du catholicisme social dont Albert de Mun et René de la Tour du Pin furent les champions. Bismarck ne dit-il pas qu'« *il n'y a que moi et le comte de Chambord qui possédions la question sociale* » ? Les travaux du duc de Bordeaux sont sans doute à redécouvrir dans un monde capitaliste à bout de souffle et comme alternative à un communisme chimérique.

Le Capitalisme détruit - Le Socialisme construit
Petrits'ky Anatoli (1895-1964)

LE TRAVAIL : MÉDIATION DE L'HOMME

Emmanuel Hanappier

« Travaillez, prenez de la peine :
c'est le fonds qui manque le moins ».
Voilà une perspective qui ne serait guère enthousiasmante si l'auteur de cette célèbre fable ne soulevait pas, bien au-delà de la simple productivité, la question de l'héritage, du rapport de l'homme à la nature et ainsi de la valeur du travail.

Réhabiliter le travail :

Ce terme, qui désigne aujourd'hui toute activité pénible, physique ou intellectuelle, le plus souvent rétribuée, n'a pas toujours revêtu une telle acception. Dans l'antiquité gréco-latine et en France jusqu'au XIIème siècle, il n'existait pas de terme générique regroupant les diverses activités ou métiers. Cela résulte en partie de la distinction qu'a opérée la philosophi.0e depuis Aristote entre le travail servile et les arts libéraux, entre *"l'animal laborans"* et *"l'homo faber"*. Dans *Les Politiques*, Aristote, à l'instar d'Euripide, de Platon ou encore de Cicéron, considère que ceux qui s'adonnent à une tâche purement utile, qui « *tels les esclaves ou les animaux domestiques, pourvoient avec leur corps aux besoins de la vie* », ne peuvent disposer de la même dignité que l'homme. Cette opposition entre deux types d'activités a marqué les langues européennes, le grec et le latin et, plus tard, le français, l'anglais et l'allemand qui distingue encore, par exemple, le travail du laboureur de celui de l'artisan.

C'est l'époque moderne qui a permis de

concevoir une catégorie homogène en même temps que la possibilité de l'exercice de la liberté dans la soumission à la nécessité. Dans *Les réflexions sur l'éducation*, Kant observe que le travail permet de développer les facultés de l'homme et *« l'estime raisonnable de soi »*. De même que la moralité ne nous offre pas le bonheur mais nous en rend digne, le travail nous permet de mériter le bien-être qu'il peut procurer. Cette théorie s'étend ainsi à toutes les activités et à toutes les sphères de la société jusqu'à la religion, la famille, le droit, ou encore la science et les arts qui ne sont que « *des modes particuliers de production* ». Elle est reprise au XXème siècle par Marcuse qui définit le travail comme une notion ontologique, c'est-à-dire qui *« saisit l'être même de l'existence humaine en tant que tel »*. Le travail n'est donc pas le joug de la nécessité supporté par une part de la population mais plutôt « *un mouvement de progression et de production permanente de l'existence humaine et de son univers* ».

Échapper à l'insignifiance :

La société moderne et l'économie politique ont pourtant favorisé l'aliénation du travail à travers l'exigence de la productivité et de la consommation, de sorte que ce que les Grecs croyaient laisser aux esclaves, à savoir l'humiliante nécessité vitale, est devenu la réalité de tous.

Dans Condition de l'homme moderne, Hannah Arendt observe ce mouvement de réduction du travail à l'utilité et déclare : *« Nous avons réussi à niveler toutes les activités humaines pour les réduire au même dénominateur qui est de pourvoir aux nécessités de la vie et de produire de l'abondance. Quoi que nous fassions, nous sommes censés le faire pour gagner notre vie »*. Dans un cycle de consommation que les progrès techniques ne cessent d'accélérer, l'homme partage maintenant sa vie entre le travail et le divertissement, qui répond aussi le plus souvent à l'unique nécessité vitale. L'Homme est-il digne de son humanité s'il ne connaît d'autre finalité que celle de sa survie ?

Voilà ce que Castoriadis, philosophe grec contemporain, a nommé "l'insignifiance" ; cette incapacité dans laquelle l'homme se trouve de réaliser pleinement son existence, de développer un rapport au monde qui "signifie" notre humanité.

Cette possibilité d'un rapport au monde à travers le travail, de même que la disponibilité au temps, n'est pas le privilège de certains, mais la caractéristique profonde de notre humanité. L'homme se distingue de l'animal en ce qu'il est un être de raison mais aussi en ce qu'il souffre d'une distance par rapport à la nature qu'il doit donc s'approprier, comme tout ce qui lui est autre. C'est parce que rien ne lui est acquis que

Jean François Millet, Les Glaneuses, 1857

Marc Riboud, Le peintre de la Tour Eiffel, 1953

«Il faut croire en la possibilité de
la réalisation d'une œuvre dans
le travail.»

le travail de l'homme est « *mouvement de progression et de production* » de l'existence humaine.

L'œuvre au-delà du travail :
Pour parvenir à une conception saine du travail, il faut échapper à la double distinction de *"l'animal laborans"* et de "*l'homo faber*", du travail et de l'œuvre. Si le travail est la satisfaction des besoins vitaux, tandis que l'œuvre, elle, s'apparente à une production plus durable, il faut croire en la possibilité de la réalisation d'une œuvre dans le travail. C'est elle, en effet, qui conditionne notre humanité, qui, selon l'expression d'Arendt, *« donne naissance à la familiarité du monde, à ses coutumes, à ses rapports usuels, entre l'homme et les choses aussi bien qu'entre l'homme et les hommes »*.
Le travail compris comme «œuvre» possède alors une triple valeur. Celle d'abord de garantir notre identité puisque nous réalisons par lui notre existence à travers notre liberté, nos projets et nos principes, celle, ensuite de nous inscrire dans une société par la production d'une œuvre qui perdure au-delà de notre vie et peut participer à un bien supérieur ou parce qu'elle témoigne simplement de notre appartenance à l'humanité. C'est ce qu'observe Hannah Arendt par rapport au simple travail du cultivateur : *« Le travail le plus nécessaire, le plus élémentaire de l'homme semble un parfait exemple de travail se transformant en quelque sorte de lui-même en œuvre. C'est que le travail de la terre, malgré ses liens avec le cycle biologique laisse après son activité une certaine production qui s'ajoute de manière durable à l'artifice humain : la même tâche accomplie d'année en année transformera une lande sauvage en terrain cultivé »*.

Le travail détient enfin une valeur spirituelle puisqu'il est aussi, dans le temps, l'occasion de la contemplation. *« Lire la nécessité derrière la sensation, lire l'ordre derrière la nécessité, lire Dieu derrière l'ordre »*, c'est le cœur de l'œuvre immense de Simone Weil, elle qui a choisi de faire l'expérience des usines et de la misère qu'elles peuvent contenir pour forger une réflexion qui articule travail et contemplation dans une simplicité bouleversante.
Cette triple valeur du travail tient à un pacte qui nous dépasse, celui de l'homme et de l'univers, pacte de familiarité auquel nous devons croire pour ne pas désespérer et qu'il nous revient de signifier pour en être digne.

« Et celui-là qui eut lentement échangé sa vie contre l'ouvrage fait et qui dure plus que la vie, contre le temple qui fait son chemin dans les siècles, celui-là accepte aussi de mourir si ses yeux savent dégager le palais du disparate des matériaux et s'il est ébloui par sa magnificence et désire s'y fondre. Car il est reçu par plus grand que lui et il se donne à son amour ».
Saint-Exupéry (Citadelle).

Antoine de Saint-Exupéry

SAINT-EXUPÉRY : ARTISAN DU CIEL

Ombeline Chabridon

Antoine de Saint-Exupéry est un aviateur et un poète. Son métier de pilote et son talent d'écrivain se conjuguent et se confondent dans ses textes marqués par sa philosophie et son amour des Hommes. Comme pilote de guerre ou employé de l'Aéropostale, son travail d'aviateur lui inspire des méditations sur la condition humaine dans un style plein de profonde poésie et de délicate simplicité.

L'avion chez Saint-Exupéry est un outil de travail. Un instrument, comme une charrue ou un rabot. On lit ceci à la première page du roman Terre des Hommes (1939) : *« Le paysan, dans son labour, arrache peu à peu quelques secrets à la nature, et la vérité qu'il dégage est universelle. De même l'avion, l'outil des lignes aériennes, mêle l'homme à tous les vieux problèmes »*. Le pilote est le laboureur du ciel, dans le sillon des lignes. Dans Vol de nuit (1931), le bon pilote sait *« parler de son vol comme un forgeron de son enclume. »* L'aviateur est un artisan : artisan du ciel, artisan des nuages. Et comme dans l'artisan, il y a un peu d'artiste, dans le pilote, il y a un peu de poète.

Le respect du devoir et du travail des hommes

Dans Vol de Nuit, la figure du chef est terrible : Rivière est responsable de l'ensemble du réseau que couvre la compagnie Latécoère, future Aéropostale. A la fin de la Grande Guerre, Pierre-Georges Latécoère avait décidé de transformer les machines de guerre en avions de transport et créait une ligne aérienne postale entre la France et l'Amérique du Sud. Les pilotes de la compagnie sont ainsi chargés du courrier des hommes, et ainsi leurs vols tracent-ils des lignes entre les cœurs. Face aux difficultés auxquelles se heurte la compagnie, et notamment à la terrible concurrence du

chemin de fer plus fiable que les avions la nuit, Rivière impose à ses hommes le régime strict de l'excellence. A chaque faux pas, la sanction est implacable. L'auteur pose dans son roman la question de la justice, de l'autorité et de la rigueur. Rivière est tourmenté : il aime profondément ses hommes mais il se refuse à le leur montrer, à les plaindre, à s'attendrir. Il reste fidèle, malgré ses questionnements intérieurs, à cette fermeté inflexible et un peu inhumaine en laquelle il croit : *« Ces hommes-là sont heureux, parce qu'ils aiment ce qu'ils font, et ils l'aiment parce que je suis dur. [...] Il faut les pousser vers une vie forte. »* Cette dureté de Rivière n'empêche pas la profonde admiration et l'estime qu'il porte à ses hommes « qui valent mieux » que lui-même. Aux sentiments faciles qui consolent et qui attendrissent, Rivière préfère la fermeté silencieuse et âpre qui contient le respect du devoir et du travail des hommes. Éternel berger qui fixe les étoiles en attendant ses pilotes, Rivière s'impose sur la terre une dureté égale au combat qu'ils mènent, là-haut, dans le ciel.

Une nuit qui unit les hommes

Le métier d'aviateur apparaît donc avec tout ce qu'il comporte de risques et d'épreuves. Dans cette optique, le pilote est totalement voué, donné, abandonné à son métier, et sa vie demeure suspendue à l'issue de son vol. Et ce qui frappe, au milieu de ce perpétuel danger, de ce risque inlassablement répété, c'est leur merveilleuse camaraderie. Non pas niaise fraternité, ou vague solidarité, mais bien profonde camaraderie : ce lien que tisse le métier partagé, l'épreuve vécue et échangée. Quand il erre dans les couloirs une nuit de veille en attendant le retour d'un équipage et qu'il croise un secrétaire silencieux, penché sur sa machine à écrire, Rivière pense : *« Un camarade de combat... Cette veille nous unit. »* Formidable nuit que celle qui unit des hommes ! Musiciens d'un même orchestre, ils savent le prix de leur métier, et communient dans une même passion grave et solennelle. Leur travail est aussi l'espace du partage d'une expérience tout individuelle, de la transmission d'un savoir éminemment singulier et empirique. Dans Terre des Hommes, Saint-Exupéry raconte la *« veillée d'armes »* qu'il fait, tout jeune homme, la veille de son premier vol avec le courrier d'Afrique. Comme il ne s'estime pas encore assez prêt, il ressent l'humble besoin de se frotter aux anciens : *« Guillaumet m'avait précédé sur les routes. Guillaumet connaissait les trucs qui livrent les clefs de l'Espagne. Il me fallait être initié par Guillaumet. »* Il passe donc la nuit avec son camarade, et penché sur une carte de l'Espagne, sur les indications de Guillaumet, il travaille à se faire de l'Espagne « une amie » : « *Je balisais ce fermier, ces trente moutons, ce ruisseau. Je portais, à sa place exacte, cette bergère qu'avaient négligée les géographes. »* D'une voix lourde du poids des vols accomplis et des obstacles vaincus, Guillaumet éclaire la pauvre carte d'une lumière de vie.

Un devoir plus grand que celui d'aimer

Dans Vol de nuit, à l'héroïsme dramatique du pilote Fabien et à l'exigence rude du chef Rivière, Saint-Exupéry oppose la douceur aimante d'une femme, l'épouse de l'aviateur. Quand Fabien disparaît en vol, vaincu par un cyclone, la douleur

intérieure de Rivière est accentuée par l'arrivée de la jeune épouse du pilote. Saint-Exupéry a un mot très juste pour exprimer leurs deux réalités qui s'affrontent : il parle de leur vérité. Sa vérité à lui, Rivière, responsable rigoureux d'un réseau tout entier, et sa vérité à elle, l'épouse, avec ses fleurs et sa jeunesse : *« Elle révélait aux hommes le monde sacré du bonheur. »* Les lignes de Saint-Exupéry sur ce conflit tacite entre Rivière et la jeune femme sonnent douloureusement justes. Justes, comme la revendication de cette femme de son droit au bonheur. Quel travail peut justifier aux yeux d'une épouse la perte de son mari ? Quelle cause plus grande que son amour ? *« Rivière eut l'obscur sentiment d'un devoir plus grand que celui d'aimer... »* Ces mots de l'auteur, sur les lèvres de Rivière, sont livrés comme un dénouement : *« Nous agissons toujours comme si quelque chose dépassait, en valeur, la vie humaine... »*

Loin de toute dimension prosaïque ou marchande du métier, Saint-Exupéry présente l'accomplissement du devoir comme un moyen de sauver « quelque chose de plus durable » en l'homme, à savoir sa part de spirituel qui dépasse tout, et qui dépasse même l'amour. La même idée le tourmente encore, dans une lettre au Général X en 1944 : *« Ah ! Général, il n'y a qu'un seul problème, un seul, de par le monde. Rendre aux hommes une signification spirituelle...»*

« Nous agissons toujours comme si quelque chose dépassait, en valeur, la vie humaine... »

A. de Saint-Exupéry

Photo non-datée d'Antoine de Saint-Exupéry devant son avion L'Intransigeant

©DR

Peintre dans son atelier, vers 1632, Huile sur panneau,
59 x 43,5 cm, Leyde, Musée de Lakenhal.

GERITT DOU OU LES PETITES CHRONIQUES DE CEUX QUI ŒUVRENT

Lucie Mottet

Très décrié entre la fin du XIXème siècle et jusque dans les années 1970 pour sa manière de peindre dite trop froide et trop lisse, sans âme, Geritt Dou sut pourtant exprimer beaucoup de l'intériorité de l'homme à travers ses petits tableaux des travaux quotidiens.

Redécouvert et véritablement apprécié à sa juste mesure à la fin du XXème siècle, Geritt Dou est le représentant principal de l'École de Leyden ou des « Fjinschilders », peintres raffinés, dont il fut d'ailleurs le fondateur.

Fils d'un maître verrier, Dou montre très jeune une appétence pour le dessin et la peinture. Son père le place alors dans l'atelier de Rembrandt. Il retiendra surtout de son célèbre professeur le jeu des lumières et des clairs-obscurs, mais très peu de la manière de peindre. Geritt Dou développe en effet un style presque miniaturiste, d'une précision remarquable. Derrière ces résultats si minutieux se cachent des heures de travail, qui feront dire à Dezallier d'Argenville dans son Abrégé sur la vie des peintres qu'il pouvait passer trois heures à reproduire un simple manche à balai.

D'abord attiré par le portrait, il se tourne finalement vers la scène de genre, qui connaît alors un vif succès dans les Provinces-Unies. Dans ces régions conquises aux idées du protestantisme, la commande religieuse n'a pas lieu d'être. En revanche, cette société bourgeoise va énormément apprécier les petits tableaux aux tons assez froids et aux scènes paisibles, du plus bel effet dans des intérieurs cossus discrètement dissimulés par de sobres façades. Le XVIIème siècle est en effet le Siècle d'Or pour les Provinces-Unies : ce petit État de 25 000 km2 a su tirer son épingle du jeu grâce à son accès à la mer. Sa flotte sillonne les océans et joue un rôle essentiel dans le commerce maritime de l'époque.

Dans cette société cultivée, citadine et très prospère, Dou s'applique à repré-

senter ses contemporains dans leurs différents métiers, besognant studieusement. Peintre de marchands, de médecins voire de charlatans, de géographes absorbés par leurs tâches, il est l'un des premiers artistes en Hollande au XVIIème siècle à représenter les activités quotidiennes du bourgeois néerlandais, et se montre novateur en peignant le domaine féminin à l'ouvrage.

L'artiste exprime avec simplicité la vie quotidienne, comme s'il en faisait un reportage, commentant l'attitude de ses pairs dans les différents événements de la vie. Mais il ne s'agit pas d'une action purement documentaire de sujets de genre insignifiants, comme on a pu le croire. Tel Vermeer qui, dans La Laitière, reprend les codes allégoriques de l'iconographie de la Tempérance, les maîtres de la peinture fine illustrent derrière ces scènes simples et quotidiennes des réalités bien plus profondes. Et Geritt Dou, bien que tardivement compris, a parfaitement intégré à son œuvre cette illustration de symboles.

En témoigne par exemple une représentation d'un peintre œuvrant dans son atelier. Dou y ajoute un fatras d'objets, intégrant en réalité à son tableau une nature morte parfaitement réfléchie. Des objets tels que le globe, le crâne, le luth, le livre et l'épée pendue au mur sont traditionnellement associés à l'idée des Vanitas, rappelant l'aspect éphémère de la vie. C'est ici l'occasion pour le peintre de louer la permanence de l'art et de la science face à la nature fragile et mortelle.

Geritt Dou choisit donc de représenter ceux qui œuvrent, savants, commerçants et servants. En peignant L'astronome, il se réfère à une société qui étudie, à un moment où la grande université de Leyden connaît un renom sans précédent. Ce petit tableau montre un personnage absorbé par la lecture d'un traité, le compas à la main, posé sur le globe céleste, s'apprêtant à calculer la course des étoiles. Cette personnification de la quête de la connaissance, devant son sablier, qui, comme la boussole, était un attribut commun de l'astronome, selon l'iconologie de Ripa, permet à Dou de montrer sa virtuosité via les jeux de lumière tant sur les boucles du personnage que dans le liquide de la bouteille. Le travail des reflets rougeâtres laisse ainsi voir une facture lisse et nette. La présence de la bougie symbolise encore la lumière de la compréhension.

Geritt Dou approfondit à travers la

La boutique de l'épicier, 1672,
Huile sur toile, 41.5 x 32.0 cm,
Royal Collection Trust, Buckingham Palace.

L'astronome à la chandelle, vers 1665, Huile sur toile,
32 x 21,2 cm, J. Paul Getty Museum.

représentation du travail différentes questions morales. En adoptant des constructions picturales à travers le motif de la niche, récurrent dans ses œuvres, il vient signifier immédiatement la question de l'intériorité. Le trompe-l'œil, créant une profondeur de champ, joue sur le passage entre le monde réel et l'artifice de la peinture, permettant de solliciter la participation du spectateur à la scène, conscient de la supercherie.
Dans le faux cadre de pierre de La boutique de l'épicier, l'artiste saisit une scène de pesée en pleine action, captant au passage le regard d'une femme au troisième plan sur la droite. Discrètement, le peintre loue les vertus de l'industrie domestique, entre la piété et le devoir, surprenant les personnages avec une douceur soulignée par la délicatesse des traits de son pinceau et l'harmonie de ses couleurs.

Ces petites peintures narrent également d'autres combats moraux. Différents éléments de La jeune fille hachant des oignons ramènent ainsi à la perte de l'innocence, telles la cruche renversée et la cage à oiseau vide. Devant l'enfant qui tend candidement l'oignon qu'il vient de peler, rappel du fruit défendu, la jeune fille fixe avec assurance, mais peut-être avec un peu de méfiance, le spectateur en hachant ses oignons, considérés dans l'Antiquité comme aphrodisiaques.

La représentation du travail se fait ainsi le lieu où Dou réussit à montrer quelque chose d'intime, à la fois simple et profond. Loin de toute glorification héroïque du travailleur du début du XXème siècle, ou de la dramatisation des conditions de travail du XIXème siècle, le peintre dresse à travers ces minuscules narrations, douces et joyeuses, une ode aux petits métiers, chargée d'une symbolique lui donnant une dimension supérieure.

Van Dyck a reproché à Dou de n'avoir su peindre qu'en miniaturiste, incapable de travailler à grande échelle, et donc de mettre en scène de grands concepts.

Au contraire, dans ses microcosmes, Dou propose un portrait de l'être humain riche de nuances, et en propose une lecture morale via la foultitude de détails. Le travail devient pour lui l'occasion de parler de l'homme dans toutes ses dimensions, entre quête d'absolu et vie éphémère, piété du travail quotidien et faiblesse de la chair.

À l'image de son propre travail, minutieux et appliqué, Dou s'intéresse à une forme de vertu loin de grands coups d'éclats dans ces petites scènes de travail qui renvoient finalement à des thèmes nettement plus profonds.

Jeune fille hachant les oignons, 1646, Huile sur bois, 20,8 × 16,9 cm, Royal Collection of the United Kingdom, Londres.

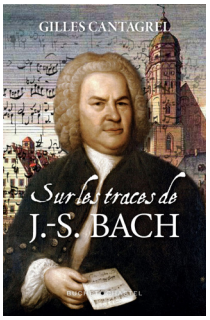
SORTIR

Bac Nord
Cédric Jimenez

Cédric Jimenez signe en cette rentrée un film comme on n'en voit pas souvent. Bac Nord est un film qui s'impose au-delà des polémiques. C'est avant tout une histoire d'amitié entre trois hommes attachants, aussi différents qu'inséparables, soudés par leur métier dans la Brigade anti-criminalité des quartiers nord de Marseille. Le rythme effréné avec lequel la caméra nous entraîne tout près de ces hommes surprend un peu d'abord, mais permet de rendre compte, avec une fascinante justesse, de la réalité du quotidien des trois hommes. Loin de toute vision partisane ou manichéenne, le réalisateur présente ces policiers dans leur bonne foi touchante, leur simplicité et leurs maladresses, et rend le film plus criant encore de vérité par cette authenticité quasi documentaire. La violence des coups et des mots ne supplante jamais le jeu des acteurs, comme un décor habile qui laisse briller le talent de l'interprète. La force du film n'est pas tant son scénario ou son contexte que la situation qu'il présente, celle d'une humiliation. Un tableau où rien ne change, où tout sonne juste.

Emmanuel

ET LIRE

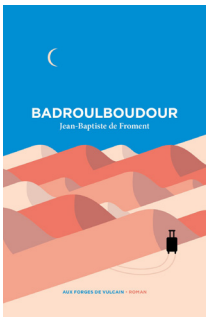


Sur les traces de J.-S. Bach
Gilles Cantagrel

Impossible de ne pas faire mention d'un livre récent relatif à J.-S. Bach dans un journal baptisé La Fugue. Véritable encyclopédie qui traite tous les aspects de la vie et de l'œuvre de Bach, cet ouvrage est proprement prodigieux . Son auteur, passionné du Cantor, a consacré sa vie au compositeur et nous invite à revoir nos jugements sur celui que nous avons l'habitude de considérer comme un homme austère, vivant dans une région triste et froide du nord de l'Allemagne.
Bref exemple de l'art de Gilles Cantagrel pour disséquer certaines œuvres, voici ce que le lecteur trouvera dans cet ouvrage, page 147, à propos de la Messe en si :
« Le Confiteor (de la fin du Credo) qui est très vraisemblablement la dernière œuvre chorale écrite par le compositeur, ce que trahit dans son manuscrit un graphisme tremblant et mal assuré, révèle à l'auditeur attentif, un passage de très grande intensité. Au moment de prononcer les paroles Et expecto ..., « Et j'attends la résurrection des morts » le climat s'assombrit soudainement, l'harmonie, très dense, explore des modulations étranges, et l'auditeur se perd dans les méandres d'un discours obscur. Le vieil homme qui ne voit presque plus clair, qui se sait aux portes de la mort et qui dans son acte de foi confie qu'il attend sa propre résurrection, semble tout à coup en proie à un doute terrible. Comme s'il se demandait si tout ce sur quoi il a bâti son existence, sa foi, sa musique, sa pensée, sa vie d'homme, si tout cela devait vraiment le conduire vers un au-delà de félicité éternelle. La réponse ne se fait pas attendre, qui ne fait plus de doute, avec la conclusion qui vient rompre cet épisode par un éclat de certitude lumineuse : Et vitam venturi saeculi, (Et la vie des siècles à venir).

Si vous connaissez mal Bach, ce livre est pour vous. Si vous êtes un passionné de Bach, nul doute que vous vous précipiterez pour acquérir cet ouvrage de référence... à moins que vous ne le possédiez déjà !

Alain d'Yrland de Bazoges



Badroulboudour
Jean-Baptiste de Froment
(Paru en août 2021 aux Forges de Vulcain)

Badroulboudour... Est-ce une obscure formule magique ? Un nom exotique de condiment (pour les esprits plus terre à

terre) ? Une danse au nom imprononçable ? Je vous le concède, de prime abord ce mot n'évoque pas grand-chose, pourtant c'est bien le titre d'un roman, paru aux Forges de Vulcain - comme toujours - écrit par un certain Jean-Baptiste de Froment. Mais c'est aussi le nom de l'amoureuse d'Aladin. Eh ! oui, Disney nous a induit en erreur, Jasmine n'a jamais existé. Dans ce roman haut en couleurs, l'auteur nous invite à redécouvrir la légende des Mille et une Nuits. Des siècles après la traduction de cette anthologie de contes arabo-persans, Antoine Galland, qui porte le même nom que ledit traducteur et qui en est devenu le spécialiste, se trouve embarqué dans une aventure des plus dangereuses et grisantes. En Egypte, dans un club de vacances où tout un microcosme social est reconstruit, un jeu mystérieux lui est proposé : démasquer l'énigmatique Badroulboudour, la plus belle femme du monde. Entre intrigues politiques, rebondissements rocambolesques et retrouvailles amoureuses, ce roman aux allures de conte comique aborde les sérieuses questions de la mémoire nationale, de l'immigration et de l'idéologie. Sans jamais verser dans la mièvrerie ou la caricature sociale stérile et grotesque, ce roman propose, par le biais d'une véritable aventure initiatique, une réflexion construite sur le monde d'hier et d'aujourd'hui. On pourra avoir des réserves quant à certains partis pris de l'auteur, mais ce livre aura pour mérite de vous faire voyager et réfléchir...

Charlotte Chomard

La rédaction

Fondateurs
Alban Smith & Hervé de Valous

Rédacteurs
Philosophie
Emmanuel Hanappier
Littérature
Ombeline Chabridon
Actualité
Alain d'Yrlan de Bazoge
Histoire de l'Art
Olivia Jan
Lucie Mottet
Histoire
Hervé de Valous

Responsable brèves
Ysende Debras

Responsable entretiens
Alban Smith

Direction artistique & photos
Pauline Doutrebente

Mise en pages
Apolline Debras

Correction
Aliénor Brochot

Communication
Maëlys de Bourayne

« [...] Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon coeur ! »

Arthur Rimbaud, *Cahier de Douai (1870)*